

❧❧❧ *Nouvelles d'ici et d'ailleurs* ❧❧❧



*Ulysse et ses compagnons*

## LA FIN DE L'ODYSSÉE

Une nouvelle de Victor Auburtin  
traduite et présentée

par

Stéphane Lindor



LES ÉDITIONS DE L'AURORE  
"Le Noctambule"

❁❁ LA FIN DE L'ODYSSÉE ❁❁



*Ulysse lié au mât de son navire*



*Les voyages d'Ulysse*



🌊 Nouvelles d'ici et d'ailleurs 🌊



*Ulysse sur son navire*

## LA FIN DE L'ODYSSÉE

Une nouvelle de Victor Auburtin  
traduite et présentée

par

Stéphane Lindor



LES ÉDITIONS DE L'AURORE  
"Le Noctambule"

🌊 Nouvelles d'ici et d'ailleurs 🌊

Collection fondée et dirigée par Yves Chartier

I

VICTOR AUBURTIN

*LA FIN DE L'ODYSSÉE*



*Télémaque et Pénélope*



© MMVIII. Tous droits réservés.

LES ÉDITIONS DE L'AURORE

"Le Noctambule"

ISBN 2-921330-03-2

ISSN 2369-730X

« Dis-moi, Muse, cet homme aux mille tours qui erra si longtemps  
après avoir pillé la ville sacrée de Troie. Lui qui visita tant de cités  
populeuses et connut leurs moeurs ; lui qui, sur les mers et dans son coeur,  
souffrit tant de maux pour sauver sa vie et ramener ses compagnons à leur foyer... »

### *A Isabelle*

**ΚΑΛΗ ΚΑΓΑΘΗ**

~~~~~



*Nausicaa découvre Ulysse*

~~~~~

~~~~~



*Ulysse charmé par les Sirènes*

~~~~~



## ❖❖ PRÉFACE ❖❖

*VICTOR AUBURTIN. Journaliste et homme de lettres allemand, aussitôt oublié <sup>a</sup> après sa mort en son pays natal, et, vraisemblablement, tout à fait inconnu du lecteur français actuel. Né à Berlin le 5 septembre 1870 de parents comédiens, au moment où, par un soubresaut ironique de l'histoire <sup>b</sup>, la Prusse envahissait l'Alsace-Lorraine, patrie de son grand-père messin, Auburtin (prononcé Auburtain en français, Aoubourtine en allemand), fréquente le lycée français de Berlin puis les universités de cette ville, de Bonn et de Tübingen. Préférant la joyeuse compagnie des gens de théâtre aux sombres amphithéâtres universitaires, il y fait, plus en dilettante qu'en étudiant motivé, des études de littérature française et allemande et d'histoire de l'art tout en s'essayant, sans grand succès, à l'écriture dramatique. Bonnes connaissances qu'il met à profit en devenant guide de voyages en Italie puis critique d'art et de théâtre à la Berliner Börsenzeitung (journal où travaillait aussi son père après son retrait de la scène) et aux revues Jugend et Simplificissimus. Remarqué autant pour ses costumes de dandy excentrique que pour sa plume alerte et cinglante par Theodor Wolff, rédacteur-en-chef du Berliner Tageblatt, il est invité par ce dernier à joindre ce journal bourgeois de haute tenue auquel il demeurera attaché le reste de sa carrière, au plus grand plaisir de ses nombreux lecteurs. En raison de sa double et solide culture, il est d'abord envoyé, entre 1911 et 1914, comme correspondant politique à Paris. Dès la déclaration de la Première guerre mondiale, toutefois, il est arrêté à Dijon (où il s'attardait à un plantureux repas gastronomique, jugé plus essentiel que les dépêches de routine...) et accusé d'« intelligence avec une puissance étrangère. », ce qui lui valut d'être confiné pendant trois ans dans une*

## ❖❖ PRÉFACE ❖❖

*forteresse corse à Morsilia où il eut tout loisir, comme il le dira dans un récit autobiographique haut en couleur, de « contempler les chenilles et les cafards plutôt que les étoiles », mais lui évita de prendre partie dans un conflit qu'il désapprouvait sans pouvoir trop le dire. Probablement aussi, d'être fusillé... S'il eut, de justesse, la vie sauve, il y contracta en revanche l'urémie qui devait l'emporter onze ans plus tard <sup>d</sup>. Relâché pour motifs humanitaires avant la fin de la guerre, il rentra en Allemagne par la Suisse et, sa santé rétablie, fut dépêché comme reporter à Madrid puis à Rome. Antimilitariste confirmé, il se prononça sans réserve, dans ses billets mordants, contre le totalitarisme, le fascisme et les théories racistes émergentes du national-socialisme germanique.*

*Peu après son arrivée à Paris, Auburtin eut le malheur de publier un essai esthétique où il annonçait d'un ton jovialement pessimiste la mort de l'art en raison de la montée inéluctable du collectivisme social dont les relents bolchévistes commençaient à poindre en Europe. « L'art se meurt à cause de la démocratie et de l'utilitarisme », affirmait-il sans scrupule. « Je crois fermement que dans deux cents ans, nous n'aurons plus d'artistes, plus de poètes, plus de musiciens », le travail alimentaire et le goût immodéré du lucre ayant remplacé l'otium indispensable à toute création artistique (Die Kunst stirbt, « L'art se meurt », 1911). Propos étonnants d'un hédoniste sceptique, qui lui auraient valu d'être qualifié sans appel de béotien réactionnaire s'ils n'étaient venus d'un connaisseur aussi averti des choses de l'art. En réalité Auburtin, admirateur inconditionnel des canons de beauté antiques et de tendance naturellement conservatrice, entendait plutôt dénoncer les abstractions des mouvements futuristes qui, à ses yeux, appauvrissaient la forme en la réduisant aux points et aux lignes.*

*En France encore Auburtin traça des portraits flatteurs des personnalités, littéraires ou politiques, qu'il appréciait le plus, tels Anatole France, Pierre Benoît et Victor Margueritte, qu'il traduisit élégamment, Raymond Poincaré et, tout particulièrement, Jean Jaurès, dont il disait qu'il était « l'homme le plus remarquable qu'il m'ait été donné de connaître », sans qu'il partageât entièrement ses idées sur la conduite de la société. Aussi l'assassinat du grand tribun par un fanatique, en juillet 1914, révolta-t-elle Auburtin au plus haut point sans que ce crime abominable remît en cause sa sympathie sincère mais lucide pour la France, qu'il reconnaissait comme patrie de Voltaire mais aussi de Marat...*

## ❁❁ PRÉFACE ❁❁

Parmi les centaines de feuillets – c’est ainsi qu’étaient désignés ces brefs récits publiés au rythme des livraisons journalistiques – de cet écrivain d’une immense culture artistique, littéraire et politique, on peut citer ceux-ci, réunis par la suite en recueils qui figurent encore au catalogue de ses éditeurs : Die Onyxschale (« La coupe d’onyx »), Die goldene Kette (« La chaîne d’or »), Pfauenfedern (« Plumes de paon »), Die Süßigkeit des Nichts (« Le charme du néant »), Die Hirtenflöte (« La flûte du pâtre ») : ces titres, à eux seuls, témoignent de la fine ironie qui teinte agréablement les écrits de ce maître incontesté du reportage littéraire et des « petites formes » dont la délicieuse nouvelle, ici traduite librement et annotée pour la première fois, pourra donner un bref aperçu au lecteur français.

Auburtin est décédé à Garmisch Partenkirchen le 28 juin 1928.



## ❁❁ PRÉFACE ❁❁

### Les sources d’Auburtin

Il est sans doute abusif de parler des « sources » de la Fin de l’Odyssée, son auteur, bien que très cultivé, n’ayant jamais prétendu être un helléniste érudit. Mais il faut savoir que le mythe du « brave Ulysse » et de la « fidèle Pénélope » a été pris à rebours dès l’Antiquité et se situe dans une longue tradition de « déconstruction » commencée quelques siècles seulement après Homère. Pindare le premier, dans sa VIII<sup>e</sup> Néméenne, dénonce « l’odieuse flagornerie » d’Ulysse, laudateur « d’hommes sans valeur ». Les poètes tragiques ne sont pas en reste : Euripide le dépeint comme un beau parleur, un flatteur et un démagogue, personnage insensible et calculateur qui refuse la grâce à Polyxène, fille d’Hécube qui lui avait sauvé la vie sous son déguisement de mendiant à Troie. Dans le Cyclope, Euripide le traite encore de « crécelle sonore » en essayant – en vain – d’apitoyer le cyclope Polyphème sur son sort. Sophocle est plus dur encore, décrivant Ulysse comme un être abominable qui abandonne son compagnon Philoctète blessé sur une île déserte, après lui avoir ravi ses armes par la ruse.

Mais c’est Dante qui, au XXVII<sup>e</sup> cercle de l’Enfer, a donné de l’Odyssée le tableau le plus tragique : Ulysse confie à son guide Virgile qu’il n’est jamais retourné à Ithaque, que s’il quitta le lit de Circé, ce ne fut ni pour revoir son vieux père Laërte, ni son jeune fils Télémaque, ni pour retrouver sa fidèle Pénélope : ce fut plutôt pour s’embarquer sur une nef abîmée avec quelques vieux compagnons survivants pour les mener au-delà des colonnes d’Hercule vers un pôle sud inconnu, « jusqu’à ce qu’enfin le glauque océan sur eux se fut refermé »...

Précisons enfin qu’à l’époque de l’Entre Deux Guerres, le thème d’Ulysse avait la faveur des écrivains du moment : il suffira d’évoquer l’épisode du Cyclope dans Elpénor (1919) de Jean Giraudoux et, du même, quelques années seulement après la nouvelle d’Auburtin, La guerre de Troie n’aura pas lieu (1935). Mais avec l’Odyssée rien n’est jamais fini, quoi que veuille notre auteur. C’est ainsi qu’on découvre, au hasard de nos lectures, que plusieurs écrivains français contemporains, et non des

## ❁❁ PRÉFACE ❁❁

moindres, reprennent à leur façon « l'immortelle épopée » du naufrageur aux mille astuces : Jean Giono, dans la Naissance de l'Odyssée, compose une version singulièrement irrévérencieuse du retour d'Ulysse, menteur invétéré et ivrogne consommé, peu pressé de retrouver l'ennuyeuse Pénélope, et qui n'est pas sans ressemblance tout à faite fortuite avec le portrait peu flatteur qu'en fait Auburtin. De façon plus sympathique, Roger Grenier dans Les larmes d'Ulysse (1998), associe son braque nommé Ulysse au fidèle Argos, le vieux chien qui reconnaît son maître à son retour incognito à Ithaque et le fait pleurer d'émotion (Chant XVII). Et dans un court texte inédit récemment découvert dans ses archives, Michel Tournier, qui avait une prédilection pour les nauragés (il faut relire son Vendredi ou la Vie sauvage), reprend à son compte Les larmes d'Ulysse pour nous rappeler l'intense émotion éprouvée par le héros en larmes, à la table du roi Alkinoos, père de Nausicaa, lorsque l'aède aveugle Démodocos chante ses exploits sous les murs de Troie (épisode marquant du chant VIII). Le texte de Tournier figure dans la Lettre de la Pléiade, n° 61 (février-mai 2017), pages 8-11, à l'occasion de la parution des romans de l'écrivain récemment décédé dans la Bibliothèque de la Pléiade.



Le radeau d'Ulysse



## NOTES

<sup>a</sup> « Wir armen Feuilletonisten überleben uns nicht », dira-t-il prophétiquement (« Nous, pauvres feuilletonistes, nous ne nous survivons pas »).

<sup>b</sup> Auburtin naquit deux jours après la victoire allemande de Sedan et la honteuse capitulation de Napoléon III. Aussi son père, Charles Boguslav Auburtin (1837-1915) s'inspira-t-il, pour le choix de son prénom, d'une manchette de journal triomphaliste mais en maintenant subtilement, par son orthographe distincte, le souvenir de ses origines lorraines... Son grand-père, Louis Benoît Auburtin (1808-1885), boulanger-pâtissier de son état mais non huguenot, était originaire de Metz et devint maître des cuisines de Frédéric Guillaume III de Prusse.

<sup>c</sup> *Was ich in Frankreich erlebte* (Ma vie en France), seul ouvrage d'Auburtin traduit en français sous le titre *Carnet d'un boche en France 1914-1917*, Lausanne, 1918.

<sup>d</sup> Son épouse, née Hedwig Gudlowsky, d'humble extraction, au grand dam des parents d'Auburtin qui y voyaient une mésalliance, lui survécut vingt ans, internée dans un hôpital psychiatrique. Le couple n'eut pas d'enfants.



Ulysse menaçant Pénélope



*Ulysse et les Sirènes*



*Le massacre des prétendants*







## LA FIN DE L'ODYSSÉE<sup>1</sup>

**LES CENT PRÉTENDANTS** de la reine étaient morts et leurs cadavres, enroulés dans des tapis, furent traînés l'un après l'autre hors de la salle des fêtes. C'était déjà la pleine nuit, mais, après le terrible événement, la maison entière s'affairait fébrilement. Les fenêtres jetaient dans l'obscurité leurs rayons blafards, les serviteurs accouraient ça et là. On pouvait entendre, au milieu de leur course, le bruissement sourd des serpillières épongeant les éclaboussures de sang sur les dalles de pierre.

Dans la lueur mourante des derniers flambeaux, Ulysse, étendu près de son épouse, son désir satisfait, commença le long récit de ses vingt années d'aventures : la guerre interminable, la chute de Troie par la ruse des Hellènes, la lutte des rois pour la couche de la belle Hélène, ses années d'errance sur des mers inconnues aux merveilles indicibles. Il s'apprêtait à franchir Charybde et Scylla<sup>2</sup> lorsqu'il s'aperçut que Pénélope, auprès de lui, s'était endormie. Alors il pensa : « La pauvre, elle a eu une bien dure journée aujourd'hui ! Je poursuivrai mon récit demain matin. » Et il laissa tomber sa tête sur son coussin de pourpre.

Il y avait beaucoup à faire et à refaire au palais, les prétendants ayant, de par leur indicible inconduite, bouleversé l'ordre immuable qui y régnait auparavant. Ulysse établit un programme minutieux, le communiqua à ses intendants, et se mit à l'ouvrage. Il recouvrit la grande salle de marbre neuf afin d'effacer les marques de vin qui s'y étaient incrustées et, aussi, les traces de sang qu'un

## LA FIN DE L'ODYSSÉE

nettoyage obstiné n'avait pu faire disparaître. Le cellier et la salle des conseils, à moitié dévastés, devaient être réédifiés ; le moulin à froment, autrefois l'orgueil du domaine, n'avait pas été utilisé depuis des années et sa réfection demandait peine et temps.

Derrière la maison, face à la colline sablonneuse brûlée par le soleil, les prétendants avaient dessiné un jardin fleuri qui, par leurs soins, était devenu un jardin à la syrienne. Là poussaient la garance et le gardénia, le narcisse et le chrysanthème et même les roses à cent feuilles dont les gerbes plantureuses avaient orné la salle aux festins et gagné l'attention de la reine. Bien que celle-ci n'acceptât qu'avec réticence ces hommages floraux, elle n'en passait pas moins beaucoup de temps à les disposer avec art dans sa chambre à coucher.

Ulysse fit labourer le jardin pour y planter des choux. Au milieu des rangs bien droits il posa des canalisations en béton, comme il en avait vu en Égypte. Grâce à ce dispositif les choux poussaient vite et procuraient au bétail et aux serviteurs de la nourriture pour un mois.

À partir de ce jour, les vases de la reine restèrent vides.

Ulysse avait anticipé le jour où il raconterait à sa femme ses passionnantes aventures : suspendue à ses lèvres, elle le questionnerait sans cesse sur les périls qu'il avait encourus, sur les issues qu'il avait imaginées, elle l'interrogerait sur l'hostilité des dieux et sur ses compagnons d'infortune dont la moitié étaient morts en se portant à son secours. Mais il dut bientôt reconnaître que Pénélope n'était point une auditrice aussi attentive que Nausicaa<sup>3</sup> qui, trois jours entiers, l'avait écouté sans mot dire.

Quand il reprit son récit au point où il l'avait laissé la veille, Pénélope s'occupait en silence à tisser une tapisserie d'or, en jetant de temps à autre un regard par la fenêtre. Par la réponse qu'elle lui fit en hochant de la tête, Ulysse s'aperçut qu'elle avait confondu une fois de plus les Lestrygons avec les Lotophages<sup>4</sup>. Ce qui lui fit beaucoup de peine, car il s'était donné bien du mal à reconstituer toutes les étapes de ses voyages, voyages d'autant plus chers qu'ils étaient plus lointains.

Lorsqu'il évoqua la nymphe Calypso<sup>5</sup>, Pénélope parut s'émouvoir. Et cette émotion l'irrita plus encore que sa distraction, de sorte qu'il omit tous les détails de cette aventure : l'île perdue au delà des colonnes d'Hercule, les frais bosquets où les alcyons venaient faire leurs nids, l'antre parfumé de la nymphe.

— « Combien de temps es-tu demeuré auprès de Calypso ? », demanda-t-elle.

— « Sept ans », répondit-il.

Elle se pencha à nouveau sur sa toile, et ses yeux s'assombrirent.

Pendant l'absence d'Ulysse, chaque soir, lorsqu'on allumait les flambeaux dans la grande salle, une nouvelle fête commençait pour les prétendants. Et Pénélope pouvait entendre jusque dans sa chambre les rires de la fête, les sons des *auloi*<sup>6</sup> mêlés aux cithares et les voix joyeuses de ces hommes qui l'avaient servie toute la journée. Quelques fois, vêtue d'un simple voile, elle s'était discrètement avancée sur la galerie qui surplombait la salle et avait observé, cachée derrière une colonne, des demi-dieux assis sur des sièges d'or : le bel Antinoüs<sup>7</sup> aux yeux couleur de nuit, le célèbre Eurymaque<sup>8</sup>, éternellement jeune, et Médon<sup>9</sup>, qui n'était encore qu'un enfant.

Maintenant les hautbois s'étaient tus et l'ordre, imperturbable, régnait à nouveau. Pourtant, lorsque Eumée allumait les lampes d'argile, la reine devenait nerveuse, agitée : depuis que ces voix familières s'étaient éteintes, tout pour elle avait cessé d'exister.

Un soir, ce silence lui parut insupportable. Elle revêtit comme naguère son voile diaphane qui laissait discrètement deviner ses formes désirables, s'avança sur la galerie et regarda dans la salle. Les sièges d'or étaient tous bien rangés le long du mur, recouverts de housses grises. Les tables, autrefois chargées des plats les plus fins et de vins de Xérès, étaient vides. Au lieu des épodes chantées par les rhapsodes, elle n'entendait que la voix rauque de son époux qui criait : « Eumée<sup>10</sup>, tu ne dois plus laisser les cochons dehors ! Il fait trop froid maintenant ! »

Une autre fois, comme il tranchait la tomme de chèvre à table, ce fromage qu'on trouve dans toutes les îles de la Méditerranée, il se prit à rire très fort et grassement. Elle ne lui demanda pas pourquoi car déjà il avait ouvert la bouche. « Ce fromage me rappelle la caverne de Polyphème<sup>11</sup> ! » s'exclama-t-il. « Il en avait des centaines comme ça, qu'il laissait vieillir à même le sol humide sur des clisses de ronces. Et au moment de nous enfoncer, mes fidèles compagnons et moi, dans cet antre lugubre ... »

— « Mon ami », interrompit Pénélope, « tu oublies que tu m'as déjà raconté cent fois cette histoire. Je la connais par coeur maintenant, et je sais comment vous avez saoulé le pauvre homme, comment, à vingt contre lui, vous lui avez crevé son oeil unique. Tout ça, je l'ai entendu plus souvent que je ne l'aurais souhaité. Je préférerais plutôt savoir ce que tu as fait au cours des dix années que tu as passées auprès de Calypso... »

— « Sept ans », corrigea-t-il.

— « Hier, tu as dit dix ans. Tu m'as raconté tellement de fables, mon pauvre

ami, que tu ne sais même plus distinguer la vérité du mensonge. Dix ans ou sept, ce fut bien long, et tu sembles t'être beaucoup plu là-bas. Sans compter les six ans auprès de Circé<sup>12</sup>... »

— « Ce fut bien malgré moi ! »

— « Et les trois années chez Nausicaa ? »

Il aurait voulu répondre que, chez Nausicaa, il avait été l'invité de son père Alkinoos, homme d'affaires très avisé auprès de qui il avait acquis grande expérience ; que, chez Calypso, ses hommes s'étaient saoulés comme des pourceaux de la douceur du climat et des liqueurs d'ambrosie au point de ne plus vouloir reprendre la mer ; que, pendant dix ans, il avait erré d'un rivage à l'autre, interrogé les mers et conjuré les dieux de lui laisser apercevoir seulement la fumée de sa maison. Mais lorsqu'il vit les yeux durs de la reine fixés sur lui pour le condamner, il se tut. Et plus jamais il ne fut question de ses voyages.

— « J'ai bu du vin là-bas », reprit-il avec calme. « Les vins insulaires sont tous excellents, quoiqu'un peu acides. »

Deux années passèrent. Laërte, son père, mourut. Et ce fut pour Ulysse un dur coup, car il l'aimait, ce vieux à la tête chenue qui, dans cette maison déserte, était devenu son ami. C'était le seul auquel il avait pu faire le récit coloré de ses exploits sans se voir interrompre. Euryclée<sup>13</sup>, la vieille servante, était sourde, et son fils Télémaque avait bien d'autres soucis. C'est pourquoi Ulysse aimait bien s'asseoir à l'ombre de l'étable avec Laërte et lui décrire avec force gestes ses naufrages au pays des sirènes et des naïades, les princesses aux bras blancs qui l'avaient secouru – jusqu'au jour où il s'aperçut que le vieux, lui aussi, ne l'écoutait plus.

Lorsqu'il mourut, Ulysse lui éleva près du rivage un tombeau en forme de pyramide taillé dans le porphyre et flanqué de deux vierges de bronze. Il s'y rendait souvent, pour implorer ses mânes. Il approchait maintenant de la cinquantaine, et les boucles d'or de ses cheveux, tant aimées des déesses, commençaient à se faire grises.

Puis Télémaque<sup>14</sup> partit à son tour. L'instinct remuant qui avait poussé son père vers Troie l'appelait irrésistiblement, la vie trop paisible d'Ithaque l'ennuyait à mourir, aussi s'engagea-t-il dans la marine phénicienne, à la conquête des marchés odorants de l'Orient.

Du toit de son palais, par delà les rochers lavés par les embruns, Ulysse observait la ligne infinie de la mer. Il faisait un calme plat et, des journées entières, un vaisseau inconnu restait immobile à l'horizon. Puis, quand la surface

de cette vaste plaine frissonna sous la brise, le vaisseau déploya ses voiles et détacha avec lui quelques souvenirs d'aventures lointaines.

Depuis des années Ulysse portait sur lui un petit coquillage bleu recueilli sur l'île de Calypso. Là, plus d'une fois, il avait erré sur le littoral en s'imaginant revoir, derrière les crêtes menaçantes des vagues, les côtes de son pays disparu. C'est là que sa main, en jouant sur le sable, avait rencontré ce petit coquillage qui, depuis lors, ne l'avait plus quitté. Même lorsque son esquif s'était rompu dans la tempête et qu'il avait dû nager trois jours dans l'océan, ce petit talisman de ses épreuves était demeuré accroché à sa ceinture.

Pénélope remarqua ce colifichet et les soins dont il était l'objet.

— « Où as-tu recueilli ce coquillage ? », demanda-t-elle.

— « Dans l'île de Calypso. »

— « Alors je comprends qu'il te soit aussi précieux ! »

Il comprima mal son impatience. « Non », dit-il, « tu ne comprends rien, tu imagines tout à l'envers, comme d'habitude ! » Elle repoussa sa toile et se dirigea vers la porte.

« Femme ! », cria-t-il, « sommes-nous donc faits pour nous haïr jusqu'à la mort ? Faut-il donc que la déesse de la vengeance nous dresse l'un contre l'autre sans relâche ? »

Mais elle referma la porte derrière elle, sans mot dire.

Le soir, avant de se coucher, Ulysse plaçait le petit coquillage sous un coussin de soie près de son lit. Un matin, en se levant, il ne le trouva plus. Il chercha partout, pendant que Pénélope l'observait à son insu. Ne le trouvant point, il appela tous ses serviteurs et promit une mine<sup>15</sup> d'or fin à celui qui le lui rapporterait.

— « Ai-je besoin d'une autre preuve », grommela-t-elle, « pour voir combien tu tiens à tout ce qui te rappelle cette petite garce ? »

La colère s'empara de lui. « Ce n'est pas une garce ! Elle m'a aidé au cours des années où j'étais ruiné ! Et je lui en serai reconnaissant pour toujours ! »

— « Reconnaisant ... pour faveurs accordées ! », coupa Pénélope avec un sourire haineux.

Ulysse resta figé devant ce rictus plus crispé que celui d'une harpie. « Tu ne comprendras jamais », reprit-il, mais je ne tolérerai pas qu'on m'insulte à travers elle ! » Et il la gifla jusqu'à ce qu'elle perdit connaissance.

Il passait maintenant des journées entières sur la plage, égaré entre les récifs. Au cours de son odyssée, un changement inexplicable s'était produit en lui<sup>16</sup>. Les

premiers mois qui avaient suivi son retour, il n'avait plus voulu revoir la mer qui l'avait tant fait souffrir. Puis, peu à peu, il regretta les vents qui l'avaient conduit là où il ne voulait pas, et il aimait à nouveau entendre les murmures ou les grondements de la mer tandis qu'il sentait monter en lui un indéfinissable sentiment de regret, tendre et douloureux à la fois.

Maintenant il se surprenait à penser : « Comme tout s'est étrangement transformé ! Là-bas, auprès de Calypso, ma ferme me manquait. Ici, j'erre dans le désert de la plage, seul parmi les épaves apportées par les flots, et j'ai la nostalgie de la nostalgie même. »

Dans l'incandescence du soir mourant, ses vingt années d'aventure s'illuminèrent tout à coup devant lui, et, pendant que son regard éteint se perdait à l'horizon, il murmura entre ses lèvres les fragments d'une immortelle épopée : la lutte des rois pour une belle infidèle, la perte de ses compagnons d'infortune et la lente dérive des navires dans la nuit vers des îles nouvelles.

*Victor Anthonin*

FIN



*Ulysse contemplant la mer*



*Ulysse et Calypso*



## 🌿 LA FIN DE L'ODYSSÉE 🌿



### NOTES

<sup>1</sup> Tiré de *Von der Seite gesehen* (« Vue de côté », anthologie de récits et de textes divers), Hambourg, Rowohlt, 1957. Voir la Bibliographie.

<sup>2</sup> Déroit de Messine, entre l'Italie et la Sicile, célèbre pour ses courants violents redoutés des marins antiques qui y voyaient l'oeuvre maléfique d'un affreux monstre au corps de femme, « à douze pieds, tous difformes, à six cous, d'une longueur singulière et à trois rangées de dents » : *Scylla*, « aux aboiements terribles » (*Odyssée* XII, 73-143).

<sup>3</sup> Modèle de la jeune fille ingénue et compatissante, « la vierge aux beaux yeux » secourut Ulysse échoué sur la plage et lui procura des soins pleins de sollicitude (*Odyssée*, livre VI).

<sup>4</sup> *Lestrygons*. Géants anthropophages, localisés par Victor Bérard au Cap Bonifacio, en Sardaigne (par d'autres : au Sud du Latium ou en Campanie ; *Odyssée* X, 96-132).

*Lotophages*, sur la côte de Libye, « qui ont les fleurs pour nourriture. » Ils offrirent aux compagnons d'Ulysse des fruits délicieux (*lotos*) qui engendrèrent chez eux « l'oubli du retour » (*Odyssée* IX, 82-104).

<sup>5</sup> *Odyssée*, livre V. L'île (Ogygie) de cette « redoutable déesse aux belles boucles », dont le nom signifie « celle qui se cache », a été située dans le détroit de Gibraltar (peut-être la presqu'île de Ceuta, selon Victor Bérard, *Les navigations d'Ulysse*, tome 3, p. 213).

<sup>6</sup> Sorte d'instrument à vent de type hautbois ou clarinette, au son chaud et perçant. Les Anciens en attribuaient l'invention à Dionysos.

<sup>7</sup> Chef des prétendants à la main de Pénélope, « coeur insolent et fourbe », selon l'*Odyssée* (XVI, 418). C'est lui qu'Ulysse tua en premier.

<sup>8</sup> Un autre prétendant, qui insulta Ulysse. Incapable de tendre l'arc de celui-ci, il est tué par lui (*Odyssée* XXI, 273-342).

## 🌿 LA FIN DE L'ODYSSÉE 🌿

<sup>9</sup> Qualifié de « sage héraut », il découvrit le complot visant à tuer Ulysse et en informa Pénélope. Aussi Ulysse l'épargna-t-il lors du massacre des prétendants (*Odyssée* IV, 677-700 ; XXII, 357-370).

<sup>10</sup> C'est le célèbre porcher d'Ulysse et son plus fidèle serviteur, celui qui le reconnut le premier à son retour à Ithaque.

<sup>11</sup> Type même du lourdaud inculte et sanguinaire, son nom signifie, par antiphrase, « celui qui parle beaucoup » (*Odyssée* IX, 187 ss).

<sup>12</sup> Déesse magicienne, fille du Soleil et soeur de Pasiphaé, épouse du roi Minos, elle transforme de sa baguette magique les compagnons d'Ulysse en animaux (porcs, chiens, lions ...), chacun selon son caractère. Mais Ulysse déjoue ses sortilèges. L'île de Monte-Circeo (Aiaïé), près de Terracine, dans les Marais Pontins, perpétue son souvenir (*Odyssée* X, 133-574 ; Bérard, *Les navigations ...*, tome 4, p. 235-345).

<sup>13</sup> Nourrice d'Ulysse (*Odyssée* I, 429).

<sup>14</sup> Selon la légende, le fort et vigoureux Télémaque (*Od.* XVI, 476), au terme de nombreux voyages, aurait épousé Cassiphané, la fille que Circé avait eue d'Ulysse.

<sup>15</sup> Mesure de poids équivalant approximativement à 600 grammes.

<sup>16</sup> Cf. *Odyssée* V, 157 : « Il passait ses jours assis sur les pierres des grèves, promenant ses regards mouillés de larmes sur la mer inféconde. »



Ulysse et Eurycleé

## 🌿 LA FIN DE L'ODYSSÉE 🌿



Nausicaa découvre Ulysse

### ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

Liste chronologique des principales oeuvres de Victor Auburtin encore disponibles dans le commerce. La plupart ont été publiées d'abord à Munich, chez Albert Langen. Une seule, à notre connaissance, a été traduite en français.

#### I. Éditions originales :

*Die goldene Kette und anderes* (La chaîne d'or et autres nouvelles), Munich, Albert Langen, 1907 ; rééd. 1910 (Kleine Bibliothek Langen, vol. 101).

*Die Onyxschale* (La coupe d'onyx, roman), Munich, Albert Langen, 1911, 112 p. ; rééd. Berlin, Verlag Das Arsenal, 1995, 246 p. (coll. Victor Auburtins gesammelte kleine Prosa, vol. 2. Comprend aussi le titre précédent et quelques proses tirées de *Simplicissimus*).

*Die Kunst stirbt. Ein Essay* (L'art se meurt), Munich, Albert. Langen, 1911, 72 p.

*Was ich in Frankreich erlebte* (Ma vie en France, récit), Berlin, Mosse Verlag, 1918, 140 p. ; Heidelberg, Winter, 2006.

Version française :

*Carnet d'un boche en France 1914-1917*, Lausanne, Librairie Nouvelle, 1918, 88 p. Édition augmentée :

*Was ich in Frankreich erlebte und die literarischen Korrespondenzen aus Paris 1911-1914*, Berlin, Verlag Das Arsenal, 1995 (Victor Auburtins gesammelte kleine Prosa, vol. 3. 470 p.).

*Pfauenfedern* (Plumes de paon. Nouvelles), Munich, A. Langen, 1921, 98 p. ; rééd. Berlin, Verlag Das Arsenal, 1995 (Victor Auburtins gesammelte kleine Prosa, vol. 1. 226 p.).

*Ein Glas mit Goldfischen. Miniaturen und Feuilletons aus den Nachkriegszeit* (Un verre aux poissons rouges. Miniatures et feuilletons d'après-guerre), Munich, A. Langen, 1922, 179 p. ; rééd. Berlin, Verlag Das Arsenal, 1995 (coll. Victor Auburtins gesammelte kleine Prosa, vol. 1). Traduction espagnole :

*Un vaso con peces de oro*, trad. Ramón de Luzmela. Madrid, Los Humoristas Calpe, s. d. [192?], 164 p.

*Nach Delphi. Reisebilder aus Griechenland* (Retour de Delphes. Souvenirs de Grèce), Munich, Albert Langen, 1924, 81 p.

*Einer bläst die Hirtenflöte. Ausgewählte Feuilletons aus dem Berliner Tageblatt, 1911-1928* (La flûte du pâtre. Feuilletons choisis), Munich, A. lbert Langen, 1928, 158 p. Rééditions : 1930 ; Berlin, Hugo Verlag 1940 et 1943 [édition spéciale de la Wehrmacht pour les troupes au front !], 197 p. ; Hambourg, Hugo, 1946, 172 p. ; 3<sup>e</sup> éd. Berlin, Hugo Verlag, 1987, 216 p.

[Feuilletons choisis et édités par Wilmont Haacke, avec des notes biographiques ; illustré par Peter Laube. Autre édition par P. Moses-Krause, Berlin, Verlag Das Arsenal, 2001, 320 p.]

## II. Théâtre

*Der Ring der Wahrheit. Ein Märchenspiel in drei Akten* (L'anneau de vérité. Conte merveilleux ou fable en trois actes), Munich, A. lbert Langen, 1910, 123 p.

*Das Ende. Ein Schauspiel in drei Akten und einer Schlussende* (La fin. Pièce en trois actes et un épisode), Munich, Albert Langen, 1910, 126 p.

*Das Suppenhuhn* (La soupe au poulet), pièce inédite.

## III. Traductions

*Königsmark* de Pierre Benoît, Berlin, K. Ehrlich, 1924, 237 p. ; Berlin, Eden Verlag, 1953, 220 p. (coll. Edenbücherei, 13).

*Die Herrin vom Libanon* ("La châtelaine du Liban" de Pierre Benoît, 1866-1962), Berlin, Eden-Verlag, 1928, 243 p. (coll. Der moderne Roman).

*Le Couple* de Victor Margueritte [1866-1942], Berlin, K. Ehrlich, 1925 (coll. Der Weg der Frau, "Le chemin de la femme") ; Eden Verlag, 1932, 249 p. [Autre titre : *Die Kinder der Garçonne*, "Les enfants de la garçonne".]

## IV. Recueils posthumes (liste alphabétique)

*Abenteuer mit Fräuleins und anderen in Berlin* (Aventures féminines et autres choses à Berlin), Berlin, Verlag Das Arsenal, 2001, 84 p. Édité par Heinz Knobloch et Peter Moses-Krause ; illustré par W. Würfel.

*Archimedes und das Wasserklosett. Causerien von der Reise nach Delphi* (Archimède et les w. c. Propos du voyage à Delphes), Berlin, Verlag Das Arsenal, 2001, 85 p. Édité par P. Moses-Krause.

*Beischeiden steht am Strassenrand . Feuilletons und Geschichten* (L'information vient du bord de la route. Feuilletons et récits), Berlin, Eulenspiegel-Verlag, 1979, 255 p. (édités par H. Knobloch, illustrés par Peter Laube) ; 2<sup>e</sup> éd. 1982 ; 3<sup>e</sup> éd. 1987.

*Durchschnitt durch Postdam oder Lob der Langsamkeit. Geschichte vom Déjà vu* (A travers Postdam ou Éloge de la lenteur. Récits tirés de *Déjà vu*), Berlin, Verlag Das Arsenal, 1999, 48 p. ; Jena, Glaux Verlag, 2003. Édité par P. Moses-Krause.

*Das Ende des Odysseus. Siebzehn Geschichten von der Antike bis zur Zukunft* (La fin de l'Odysée. Dix-sept nouvelles antiques et futures, choisies et présentées par Georg Eyring, illustrées par Fritz Grasshof), Zurich, Haffmans Verlag, 1986, 122 p. (coll. Haffmans helfende Hand-Bibliothek).

*Federleichtes* (Poids plume, feuilletons), Munich, Albert Langen-G. Müller,

1953;1954,106 p.(édité par W. Haacke ; illustrations de Ruth Stoffregen).

*Herr Brie oder Katzen und andere Geschichten* (Monsieur Brie ou les chats et autres histoires), Berlin, Verlag Das Arsenal, 1998, 68 p. (édité par P. Moses-Krause).

*Kristalle und Kiesel. Auf Reisen gesammelt* (De cristal et de pierre. Récits de voyage), Munich, Albert Langen, 1930, 155 p.

*Sand und Sachsen. Ein Sommerbilderbüchlein von Ost-und Nordsee* (De sable et d'autres choses. Petites lectures d'été de la mer de l'Est et du Nord), Berlin, Verlag Das Arsenal, 2000, 60 p. Édité par P. Moses-Krause ; illustré par Wolfgang Würfel.

*Schalmei* (Chalemie), Hambourg, Verlag Hugo, 1948, 284 p.

[Édité par W. Haacke. Contient un aperçu biographique par le neveu d'Auburtin.]

*Seifenblasen* (Bulles de savon), Munich-Vienne, Albert Langen-H. Müller, 1956, 106 p. Édité par Erika Zeise. Illustrations de Ernst Weil.

*Siebzig Feuilletons aus den goldenen zwanziger Jahren* (Soixante-dix feuilletons des années vingt dorées), Munich, Wilhelm Goldmann Verlag, 1966, 153 p. (Goldmanns gelbe Taschenbücher, 1725).

*Sündenfälle* (Péchés originels, feuilletons édités et présentés par Heinz Knobloch), Munich-Vienne, Albert Langen-H. Müller, 1970, 430 p. (bibliographie, p. 409-412). Autres éditions : Berlin, Rütten & Leoning, 1970, 439 p., et Aufbau Taschenbuch Verlag, 2000, 380 p.

*Victor Auburtins gesammelte kleine Prosa. Werkausgabe in Einzel-bände* (Intégrale des nouvelles réunies en volumes individuels et présentées par Peter Moses-Krause), Berlin, Verlag Das Arsenal, 1995, 3 vol.

*Von der Seite gesehen. Eine Auswahl für alte und neue Ausburtinisten* (Vue de côté. Choix de nouvelles pour anciens et nouveaux lecteurs d'Auburtin, édités et commentés par Walther Kiaulehn), Hambourg, Rowohlt, 1957 (Rowohlt Taschenbuch, 244), 150 p. Contient *Das Ende des Odysseus* (La fin de l'Odyssee).

#### V. Autres anthologies

*Auch Frauen machen Geschichte*, Grenz, Echo Verlag, 2003, 192 p.

(Bedeutende Frauen aus der Euregio Mass-Rhein). Édité par Elisabeth Fischer-Holz.

*Pfeffer und Salz. Eine Auswahl der besten satirischen Geschichten* [Poivre et Sel. Anthologie des meilleures nouvelles satiriques], Hambourg, Mosaik-Verlag, 1968, 415 p. (Mosaik-Bücherei). Édité par Hans Walz. Illustrations de Joachim Braatz. [Auburtin y figure à côté de Wilhelm Busch et Wilhelm Hauff.]

*Scherz, Satire, Ironie und Journalismus : Hamburger Presses-Almanach 1955*, dir. Hugo Sieker. Hambourg, Kähler, 1955, 72 p. [Extraits de textes d'Auburtin.]

*Sylterlesebuch. Ein literarisches Mozaik*, Francfort, Ullstein Verlag, 1970, 189 p. Recueil publié sous la dir. de Kurt Lothar Tank. 2<sup>e</sup> éd. 1982, 255 p. (éd. illustrée), 1986, 3<sup>e</sup> 1987, 1989, 4<sup>e</sup> 1991, 5<sup>e</sup> 1993, 6<sup>e</sup> 1994. Contient *Das Ende des Odysseus* (La fin de l'Odyssee).

*Sylter Sommer. Ein Tagebuch*, Hambourg, Hansa-Verlag, 1973, 189 p. Illustré par Wilhelm M. Busch.

*N. B.* L'ouvrage suivant, qui figure souvent dans la bibliographie d'Auburtin, est en réalité d'un homonyme (Auburtin est, rappelons-le, décédé en 1928) :

*Italienisches Fremdenrecht* (Le droit international italien, thèse de droit de l'Université de Göttingen, 1931. VII-92 p.).

#### VI. Enregistrements sonores

*Der Club der verbannten Dichter. 6. Victor-Auburtin Lesebuch* (Le club des poètes maudits), Grünwald, Komplet-Media, 2001, 2 cassettes. Lecteur : Gustl Weishappel.

*Lob der Langsamkeit. Feuilletons und Geschichte* (Éloge de la lenteur. Feuilletons et récits), Jena, Glaux-Verlag, 2003, cédérom. Lecteur : Martin Stiebert.

#### VII. Quelques écrits sur Auburtin

BRAUN, F., *Victor Auburtin*, 1920.

KLUTE, Hilmar, « Der Kulturkonservative : Die deutsch-französische Geschichte

🌸 LA FIN DE L'ODYSSÉE 🌸

des Victor Auburtin », *Süddeutsche Zeitung*, 3 février 2003.

KNOBLOCH, Heinz, *Methoden der Pointierung in den Feuilletons von Victor Auburtin*, thèse de l'Université Karl-Marx de Leipzig, 1959.

LANG, Carl Ludwig (dir.) *Deutsches Literatur-Lexikon. Das 20. Jahrhundert. Biographisches-bibliographisches Handbuch*, Berne-Munich, K. G. Saur, tome 1 (2000), p. 381 [mise à jour du *Deutsches Literatur-Lexikon* de Wilhelm Kosch, 3<sup>e</sup> éd. 1980].

OBERHAUSER, Fred & HENNEBERG, Nicole, *Literarischer Führer Berlin. Mit zahlreichen Abbildungen, Karten und Registern*, Francfort/M et Leipzig, 1998.

WOLFF, Theodor, « Victor Auburtin », *Berliner Tageblatt*, 29 juin 1928.

[Notice nécrologique par le patron d'Auburtin.]

Zauner-Schneider, Christiane, *Die Kunst zu balancieren, Berlin-Paris. Victor Auburtin und Franz Hessels deutsch-französische Wahrnehmungen*, Heidelberg, 2006, 385 p. [thèse de l'Université Von Humboldt de Berlin, 2004].

*Neue deutsche Biographie*, Berlin, 1953 (réimpr. 1971), tome 1, p. 427-428.



*Ulysse et Circé*



*Ulysse reconnu par Pénélope*

REPÈRES ICONOGRAPHIQUES

L'illustration relative à Ulysse et à ses principales aventures est extrêmement abondante. Nous avons choisi celle qui nous a paru le mieux s'accorder avec la tonalité sardonique du récit d'Auburtin, en alternant les objets antiques et les représentations plus rapprochées de notre époque.

1. Première de couverture : *Ulysse et ses compagnons sur son navire*. Mosaïque romaine de Dougga (anc. Thugga), III<sup>e</sup> s. Tunis, Musée du Bardo n° 2884 (*Odyssée*, XII).
2. Faux-titre : *Ulysse lié au mât de son navire*. Cratère en forme de cloche de Paestum, v. 300 a. C. Hauteur : 38 cm. Attribué au « Peintre du Python ». Berlin, Staatliche Museen, Antikensammlung.
3. Faux-titre (verso) *Les voyages d'Ulysse*. Ettore Tito (1859-1941), huile sur toile. Trieste, Musée Civico Revoltella.
4. Page de titre : *Ulysse sur son navire*. Plaque décorative de Capoue (Campanie) en terre cuite, 35 x 41 cm. Paris, Musée du Louvre (*Odyssée*, XII). Au verso :
5. *Pénélope et Télémaque dans l'attente d'Ulysse*. Skyphos (coupe) à figures rouges, v. 440-435 a. C. Attribué au « Peintre de Pénélope ». Chiusi, Museo Nazionale.
6. Dédicace : *Nausicaa et ses servantes découvrent Ulysse*. Dessin au lavis de Paolo Farinati (1524-1606). Paris, Musée du Louvre. Au verso :
7. *Ulysse charmé par les Sirènes* par Léon Belly (1827-1877), huile sur toile. Saint-Omer (Nord), Musée de l'Hôtel Sandelin.
8. Page VII (Préface) : L'une des rares photographies de Victor Auburtin.
9. Page IX. a) Effigie d'Auburtin au crayon par Emil Orlik (1870-1932) exécutée à Madrid en 1925. Orlik a exécuté beaucoup de dessins de musiciens (Bruckner,



- Furtwängler, Wanda Landowska, Mahler, R. Strauss, Schönberg, etc.).
10. Page IX. b) Plaque de la tombe d'Auburtin à Garmish-Partenkirchen par Kraus en 1929, d'après le dessin d'Emil Orlik. Retirée du monument parce que trop aimée, cette plaque est maintenant conservée au Lycée français de Berlin, où Auburtin avait fait ses études.
11. Page XI : Le radeau d'Ulysse (anonyme).
12. Page XII : *Ulysse menaçant Pénélope*, fragment de relief en pierre, de Milos, v. 450 a. C. ; 18 x 15 cm. Paris, Musée du Louvre.
13. Page XIII : *Ulysse et les Sirènes* (1891) par le peintre anglais préraphaélite John William Waterhouse (1849-1917). Melbourne, National Gallery of Victoria.
14. Page XIV : *Le massacre des prétendants* (1852). Gustave Moreau (1826-1898). Huile sur toile 3,43 x 3,85 m. Paris, Musée Gustave Moreau (*Odyssée*, XXII).
15. Page 15 : *Ulysse enfonce un épieu dans l'oeil du cyclope*. Dessin moderne.
16. Page 20 : *Ulysse contemplant la mer* (v. 1880-1884), huile sur toile, 73 x 60 cm. Jean Cazin (1841-1901). Musée de Glasgow (prêt de la Tate Gallery).
17. Page 21 : *Ulysse et Calypso* (v. 1616), huile sur toile. Jan Breughel l'Aîné (1568-1625). Londres, Galerie Johny van Haeften.
18. Page 22 (Notes) : *Ulysse et Circé*, dessin d'Ernest Hébert (1817-1906), 21x29 cm. Paris, Musée Ernest Hébert.
19. Page 23 : *Ulysse reconnu par sa nourrice Euryclée*. Skyphos à figures rouges, v. 440-435 a. C. Chiusi, Museo Nazionale (*Odyssée*, XIX).
20. Page 24 : *Nausicaa découvre Ulysse*, huile sur toile, 128 x 207 cm. Peter Paul Rubens (1577-1640). Florence, Palazzo Pitti, Galleria Palatina.
21. Page 29 : *Ulysse et Circé*, huile sur toile, 110 x 72 cm. Bartholomäus Spranger (1546-1611). Vienne, Kunsthistorisches Museum (*Odyssée*, X).
22. Page 30 : *Ulysse reconnu par Pénélope*, huile sur toile peinte en grisaille de Nicolas Gosse (1787-1878). Paris, Musée du Louvre, salle Clarac.
23. Page 38 : *Fregga entourée de ses compagnes* (1882). Carl Emil Doepler (1824-1905), illustrateur du *Ring der Nebelungen* de Wagner.
24. Page 38 : *Fregga tissant les nuées* (v. 1909). John Charles Dollman, illustrateur anglais (1851-1934).

25. Page 39 : *Dante à l'entrée de l'enfer* (1861). Gustave Doré (1832-1883).
26. Page 40 : *Dante et Béatrice au Paradis* (1861) par Gustave Doré.
27. Page 42 : *Hussards allemands*, XIX<sup>e</sup> s. Source anonyme : *Wikipedia*.
28. Page 44 : *Capitaine de la nation des Illinois* par Louis Nicolas (1634-ap. 1678), encre brune sur parchemin
29. Page 48. a) *Assassinat du duc de Bourgogne Jean sans Peur au Pont de Montereau*. Miniature d'un livre d'Heures conservé à la Bibliothèque de l'Université de Leyde (Leiden, Pays-Bas), cote VGG F 2, fol. 184<sup>v</sup>, par le Maître des Livres des Prières (v. 1500). Source : *Wikipedia*.
30. b) *Assassinat du duc de Bourgogne Jean sans Peur au Pont de Montereau*. Miniature des *Chroniques* (de 1400 à 1444) d'Enguerrand de Monstrelet (v. 1390-1453), d'après un exemplaire de la Bibliothèque de l' Arsenal, Paris. Source : *Wikipedia*.
- Cf. Georges Peyronnet, « L'assassinat du duc de Bourgogne Jean sans Peur sur le pont de Montereau », *Bulletin de l'Association du Centre Jeanne d'Arc*, tome 29 (2005), p. 7-73, d'après la *Cronique et ystoire* de Philippe de Commines (1447-1511), Paris, 1524 (édition moderne dans *Historiens et chroniqueurs du Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1958 (Bibliothèque de la Pléiade, tome 48).
31. Page 53 (Épilogue) : *Les Sirènes attirent le navire d'Ulysse* (1837), huile sur toile; 3 m x 4,5 m. William Etty (1787-1849). Manchester City Art Galleries.
32. Page 54 : *Ulysse au milieu de son jardin*. Cratère à volutes v. 350 a. C. Berlin, Staatliche Museen n° 3157. Attribué au « Peintre de l'Ilioupersis ».
33. Page 55 : *Pénélope et ses prétendants* (1912) par John William Waterhouse.
34. Page 56 (Table) : *Sirènes*, huile sur toile. Jean Francis Auburtin (1866-1930). Paris, Musée du Petit Palais. Au bas :
35. Page 56 : *Sirènes*, huile sur toile. Victor-Louis Mottez (1809-1897). Nantes, Musée des Beaux-Arts.
36. Page 57 (Table, verso) : *Nausicaa découvrant Ulysse* par Pierre Peyron (1744-1814).
37. Page 58 (colophon) : *Ulysse et Calypso* (1882), huile sur toile, 104 x 150 cm. Arnold Böcklin (1827-1919). Bâle, Kunstmuseum (*Odyssée*, XVII).
38. Page 59 (colophon, verso) : *Nausicaa découvrant Ulysse* (1635). Lucas Van Uden d'Anvers (1595-1672). Bowes Museum, Barnard Castle, Durham. 39. 4<sup>e</sup> de couverture : Tour à Oran (Algérie).

Séduit par le « goût antique » d'Auburtin, à la fois passéiste et tout à fait Belle Époque, nous avons, au fil du temps, traduit quelques autres de ses feuilletons et invitons le lecteur à apprécier sans jugement l'élégance et la fine ironie de cet auteur sans illusion sur la valeur ou la postérité de son oeuvre, accomplie en pur esthète.

### LA VACHE SACRÉE \*

Il était une fois chez les Semnons<sup>1</sup> – une tribu des rives l'Elbe – une vache sacrée, celle de la déesse Frigga<sup>2</sup>. A ce temps-là, le jeune et pur diacre Crépin<sup>3</sup> s'apprêtait à quitter Aix-la-Chapelle dans le but de convertir les Semnons au christianisme. Son maître Boniface<sup>4</sup> lui dit alors : « Mon fils, efforce-toi d'abord de montrer à ces païens l'impuissance de leurs dieux et la vanité de leurs idoles. Aussi, dès que tu seras arrivé chez les Semnons, pénètre dans le bosquet sacré de Frigga et abats devant toute la tribu sa vache sacrée. Quand ils verront que tu as pu le faire sans encourir de châtement et que Frigga n'a pas sauvé sa vache, alors ils se mettront à douter de leurs dieux et t'interrogeront sur ta croyance. »

Avec ces bonnes paroles l'évêque Boniface renvoya le blond Crépin, bénit sa mission et lui donna sa croix pectorale à baiser. Cette croix était toute d'or et sertie d'émeraudes dont chacune valait davantage que toute la maisonnée de Joseph, le charpentier de Nazareth.

Le blond diacre Crépin saisit son bâton et son baluchon et entreprit son périple. Il traversa le Rhin bordé de fortifications romaines, les vallées boisées et humides du *Saltus Melibocus*<sup>5</sup> et la Weser aux flots d'argent qui s'écoule lentement dans le calme matinal.

Chemin faisant, Crépin se remémora les paroles de l'évêque et pensa avec angoisse à cette pauvre vache et à son devoir de la mettre à mort : c'est qu'il n'avait jamais abattu un seul animal et qu'il était de cette espèce d'individu qui fait un détour quand il aperçoit une fourmi sur son chemin pour éviter de faire quelque mal à la petite créature.

Parvenu chez les Semnons, le diacre Crépin commença aussitôt à prêcher son Dieu avec ferveur et enthousiasme : le Sauveur était venu pour apporter la paix à tous. Il avait un coeur paternel pour tous les hommes, sans distinction. Voilà ce qu'il prêcha à ces païens sous leur grand tilleul.

Les Semnons l'écoutèrent avec étonnement et se demandèrent bien pourquoi des superstitions de cette sorte pouvaient encore avoir cours en ce monde. Mais lorsque Crépin poussa le zèle à vouloir les convertir, ils se mirent tout simplement à rire et retournèrent tout bonnement à leurs affaires, c'est-à-dire à chasser, à s'enivrer à mort et à se fracasser le crâne entre eux tous les soirs. Aucun d'eux ne voulut recevoir le baptême. Au bout de sept mois, le pauvre et blond diacre Crépin n'était pas plus avancé dans sa mission qu'au premier jour.

Sur ces entrefaites, l'évêque Boniface envoya, depuis Aix-la-Chapelle<sup>6</sup>, une missive aux chefs des Semnons qui disait : « Incitez mon disciple, le diacre Crépin, à tuer la vache sacrée de la déesse Frigga dans votre bosquet sacré. Cela devrait être pour vous un signe à la fois de puissance et d'impuissance : si sa main fléchit et qu'il n'arrive pas à tuer la vache, alors c'est Frigga qui est le vrai Dieu et nous <chrétiens> qui sommes des imposteurs. Mais s'il parvient à tuer la vache sans subir de châtement, alors reconnaissez l'impuissance de ces créatures que vous avez jusque là tenus pour des dieux. »

### DIE HEILIGE KUH

*DAS WAR DIE heilige Kuh der Göttin Frigga bei den Somnonen an der Elbe.*

*Als der junge blasse Diakon Crispinus von Aachen aufbrach, um die Semnonen zum Christentume zu bekehren, sagte sein Lehrer Bonifatius zu ihm: » Mein Sohn, trachte zuerst danach, den Heiden zu zeigen, wie ohnmächtig ihre Götter sind und wie eitel ihrer Götter Zeichen. Deshalb, sobald du bei die Semnonen ankommst, begib dich in den Hain der Göttin Frigga und schlachte vor allem Volke die heilige Kuh. Wenn si sehen, daß du das ungestraft tun konntest und daß Frigga ihr Tier nicht schützte, so werden sie an ihren Göttern zweifeln und an den deinen glauben. «*

*Mit diesen Worten entließ Bischof Bonifatius den blonden Crispinus und segnete ihn auf die Reise und gab ihm sein Brustkreuz zum Küssen; dieses Kreuz war ganz aus Gold und mit Smaragden verziert, von denen jeder einzelne mehr Wert hatte als das Haus des Zimmermannes Joseph zu Nazareth wert gewesen war.*

*Der blonde Diakon Crispinus aber ergriff Stab und Tasche und machte sich auf die Fahrt. Er zog über den Rhein mit seinen Römermauern, durch die feuchten Waldtäler des Saltus Melibocus und über die Weser, die silbern dahinfloß in der Morgenstille der Zeit. Und unterwegs erwog er die Worte des Bischofs und dachte mit Angst und Sorge an jene Kuh, und was ihm aufgetragen war, da er sie töten solle. Denn er hatte noch nie ein Tier getötet und gehörte zu jenen Leuten, die einen Umweg machen, wenn ihnen eine Ameise über die Straße läuft, wei sie dem Geschöpfchen nichts zuleide tun wollen.*

*Im Lande der Somnonen begann der Diakon Crispinus alsbald seinen Gott mit größter Inbrunst und Herzlichkeit zu predigen; wie der Erlöser zu uns gekommen sei, um den Frieden zu bringen, und daß er ein Vaterherz habe für uns allesamt. Das predigte er den Heiden unter ihrem großen Lindenbaum.*

*Und die hörten ihm erstaunt zu und wunderten sich, was für neue Erfindungen es doch so immer in der Welt gebe. Aber wenn er ernstlicher wurde und Bekehrung forderte, lachten sie nur so und gingen gemächlich zu ihren Geschäften zurück, zu der Jagd, dem Trinken und dem gegenseitigen Schädeleinschlagen alle Abende. Zur Taufe meldete sich kein einziger, und nach sieben Monaten war der arme, blonde Diakon Crispinus mit seiner Mission noch gerade soweit wie am ersten Tag.*

*Da schrieb aus Aachen der Bischof Bonifatius einen Brief an die Häuptigen der Semnonen und sagte ihnen darin dieses: » Fordert meine Schüler, den Diakon Crispinus, auf, die heilige Kuh des Götzen Frigga zu töten in eurem Hain. Und das soll euch ein Zeichen sein von der Kraft und von der Ohnmacht. Wenn er die Kuh nicht töten kann, und wenn ihm die Hand erlahmt, so mag Frigga ein Gott sein, und so sind wir Betrüger. Tötet er aber die Kuh und darf er es ungestraft, so erkennt daran die Ohnmacht der Wesen, die ihr bisher für Götter hieltet. «*

Les Semnons commencèrent alors à narguer le blond Crépin et lui dirent : « Ce serait là une preuve, c'est sûr : montre-nous que tu n'as aucune crainte de Frigga, et tue sa vache ! Mais si tu crains de le faire, alors ce sera la preuve que cette vache est sacrée et qu'elle vole dans les nuits d'hiver avec le cortège nuageux de Frigga au-dessus des forêts et des champs de chaume. Cette vache est munie d'une clochette du métal extrait de la montagne-aux-nains et porte au front l'insigne sombre de notre bien-aimée Frigga. Frigga est une grande déesse et personne n'ose la braver: tu serais bien le dernier à oser le faire, toi, petite tête aux boucles blondes !

Les Semnons lui dirent cela en le raillant et Crépin comprit qu'il lui fallait agir. Il saisit en tremblant le couteau sanguinaire que ces païens lui tendaient et pénétra avec eux dans le bosquet sacré où la vache paissait. Lorsqu'il aperçut la bête à la robe blanche et aux yeux doux, il trembla jusqu'au tréfonds de lui-même et comprit à cet instant qu'un royaume devrait exister où il n'y eût ni sang ni couteau. Crépin s'approcha lentement de la vache, la caressa, l'embrassa sur le front et lui chuchota à l'oreille : « Je ne te veux aucun mal, brave bête ! » Et il lança le couteau et s'enfuit dans la forêt.

Les païens cependant <le rattrapèrent> et lui sautèrent dessus à grands cris. Ils ligotèrent cet imposteur et le menèrent au temple de la déesse pour le torturer.

Ils l'attachèrent à l'autel du sacrifice, lui retirèrent les aiguilles d'or qui retenaient ses cheveux et le tuèrent en lui infligeant mille coups d'aiguilles, tout en riant de lui.

Ainsi mourut Crispin – en martyr, assurément – dans la noirceur profonde des immenses forêts hercyniennes<sup>7</sup>.

Mais dans le martyrologe officiel des saints de l'Église, nulle part tu ne trouveras mention de son nom.

\* Extrait de *Semplicissimus*, vol. 16, 1911, p. 94 ss.

*Darauf begannen die Semn onen den blonden Crispinus zu reizen und ihm sagen : » Nun, das wäre ja allerdings ein Beweisß ;so zeige es und also, daß du keine Furcht vor Frigga hast, und töte ihre Kuh. Aber du wagst es gar nicht, denn das ist eine heilige Kuh, und sie geht in den Winternächten mit Friggas Wolkenzug über die Wälder und Stoppelfelder hin. Sie hat eine Schelle aus dem Erz der Bergzwerge und trägt auf der Stirn das dunkle Zeichen der Lieblinge Friggas. Und Frigga ist eine große Göttin, und niemand wagt ihr zu trotzen ; du am wenigsten, du Blonder mit deinen Locken. «*

*So redeten sie ihm höhrend zu, und Crispinus fühlte es, daß hier etwas getan werden müsse. Schaudernd faßte er das blutrünstige Messer, das ihm die Heiden hinhielten, und ging mit ihnen in den Hain, wo die heilige Kuh weidete. Aber als er diese Kuh erblickte, die weiß war und sanfte Augen hatte, da erzitterte er bis in sein Herz. Und ahnte wohl in diesem Augenblicke, daß einmal ein Reich kommen müsse ohne Blut und ohne Messer. Er trat an die Kuh heran, streichelte sie, küßte sie auf die Stirn und sagte ihr flüsternd ins Ohr: » Ich tue dir nichts, du gutes Tierchen. « Und warf das Messer hin und floh in den Wald.*

*Die Heiden aber setzen ihm mit großem Geschreie nach, fesselten den Betrüger und überlieferten ihn in den Tempelmädchen zur Züchtigung.*

*Die banden ihn auf die Bank der Opfer, nahmen ihre goldenen Haarnadeln her und töteten ihn lachend sit tausend Nadelstichen.*

*So starb auch er gewissermaßen eine Art von Märtyrtoed im Dunkel der großen hercynischen Wälder. Aber in den Listen der amtlichen und richrigen Kirchenheiligen findest du seinen Namen nirgenwo.*

1. Tribu germanique localisée entre l'Elbe et l'Oder, dans un territoire correspondant aujourd'hui au Mercklenbourg-Schwerin ou à la Poméranie, au nord de l'Allemagne. Selon Tacite, qui décrit leurs mœurs, les Semnons constituaient le rameau le plus ancien et le plus noble des Suèves ou Souabes (*vetustissimi et nobilissimi Sueborum* ; Tacite, *Germania*, 39) mais fusionnèrent, au III<sup>e</sup> siècle de notre ère, avec les Aléman. Ils s'adonnaient aux sacrifices humains et vénéraient un bosquet sacré consacré à leurs dieux.

2. Principale déesse du panthéon germanique, épouse d'Odin (Wotan), son nom signifie 'la bien-aimée' (sanskrit *prīyā*). Elle présidait aux mariages et aux naissances et possédait le don de prophétie, sans toutefois jamais rien révéler. Frigga est à la source de *Friday* et *Freitag* ('jour de Frigga') et correspond à la Fricka de l'*Or du Rhin* et des *Walkyries* de Wagner.

3. Saint inconnu (s'il a jamais existé), à ne pas confondre avec les saints Crépin et Crispinien, missionnaires romains à Soissons, selon la légende, où ils exerçaient le métier de savetier. Ils furent martyrisés lors des persécutions de Dioclétien, vers 285-286 et sont honorés comme patrons des cordonniers et des artisans du cuir.

4. Missionnaire anglo-saxon, surnommé l'« Apôtre des Germains » : à ce titre et en tant que premier évêque de Mayence, il est reconnu comme le fondateur et « primat » de l'Église allemande. Le conte d'Auburtin est une allusion à la légende selon laquelle Boniface aurait abattu un chêne sacré sans encourir la colère des dieux païens pour convaincre les Germains de leurs superstitions. Il aurait renommé le chêne abattu « arbre de l'Enfant-Jésus », ce qui a donné naissance à la légende de l'« arbre de Noël », une coutume d'origine germanique, effectivement. Saint Boniface (de son vrai nom Winifrid) naquit vers 675 et mourut en martyr en 754 (fête le 5 juin).

5. Montagnes boisées correspondant au Harz de Thuringe où la Weser prend sa source.

6. C'est par anachronisme – probablement à dessein – qu'Auburtin situe Boniface à Aix-la-Chapelle, « capitale » préférée de Charlemagne.

7. Massif montagneux qui s'étend du nord de l'Allemagne jusqu'en Hongrie en passant par la Bohême et la Moravie et décrit dans l'Antiquité tant par César (*Guerre des Gaules* VI, 24) que par Tacite (*Germania*, 28-20).



*Fregga entourée de ses compagnes.*



*Fregga tissant les nuées*



INSCRIPTIONS\*

Dante à l'Enfer arrivait. Ses yeux, perçants et menaçants comme ceux de l'épervier, scrutaient le moindre détail. Il vit alors, au-dessus du portail infernal, une inscription qui ceci disait :

VOUS QUI PÉNÉTREZ ICI, ABANDONNEZ TOUT ESPOIR.



Dante au Paradis arrivait, menant Béatrice par la main, en silence. Il ne voyait que la lumière de ses yeux et les pas de ses pieds florentins glissant sur le nâcre de la Béatitude. Il ne remarqua pas l'inscription placée au-dessus du portail paradisiaque, inscription qui ceci disait :

VOUS QUI PÉNÉTREZ ICI, ABANDONNEZ TOUT ESPOIR.

- 
- Tiré de *Onyxshale*, Munich, 1911, p. 8.



DIE INSCRIFTEN

*ALS DANTE vor der Hölle ankam, da waren seine Augen scharf und böse wie des Sperbers und blickten in alle Ecken und Winkel. Und da sah er die Inschrift, die über dem Tore stand und die lautete :*

LASCIATE OGNI SPERANZA VOI CH'ENTRATE.



*Als Dante am Paradiese ankam, führte er Beatricen leise an der Hand. Da sah er nichts als das Licht ihrer Augen und das Schreiten ihrer florentinischen Füße über die Perlmuttergefilde der Seligkeit. Und deshalb bemerkte er es nicht, daß auch über der Paradiestür eine Inschrift stand ; eine Inschrift, die da lautete :*

LASCIATE OGNI SPERANZA VOI CH'ENTRATE.



Dante et Béatrice au Paradis

CHIENS DOMESTIQUES\*

Avez-vous déjà remarqué l'air que prend un bourgeois allemand lorsqu'il regarde un officier ? Quel regard timoré et soumis des pieds à la tête, comme celui d'un caniche qui rampe vers son maître !

Quand tu connais ce genre de regard, alors tu comprends qu'en Allemagne, jamais quelque chose de bienséant ne pourra arriver.

Laisse donc les choses aller telles qu'elles sont, et reprends ta vieille chaîne du Pouvoir régalien. Et consulte les Satires<sup>1</sup> du bon Horace, né en Vénusie<sup>2</sup>.

---

\* *Die Onyxschale*, Munich, 1911, p. 93.

1. Allusion à un passage de la 5<sup>e</sup> pièce du Livre II des *Satires* d'Horace, vers 81-83:

*Sic tibi Penelope frugiest, quae si semel uno  
De sane gustarit tecum partite lucellum,  
Ut canis a corio nunquam absterrebitur uncto.*

« Voilà pourquoi Pénélope te semble honnête : une fois qu'elle aura goûté d'un vieillard qui aura partagé avec toi de petits profits, on ne pourra jamais l'en faire démordre, pas plus qu'une chienne d'un morceau de viande bien gras. »

On est bien loin, chez le poète romain, de la vertueuse Pénélope dépeinte dans la *Fin de l'Odyssée*...

2. Horace (65-8 avant J.-C.) était originaire de Venosa, petite ville de Campanie, tout comme le prince musicien-assassin Carlo Gesualdo (1566-1613), de triste mémoire...

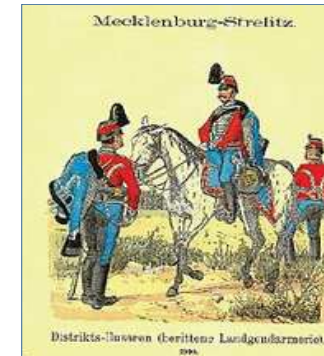
Edgar Allan Poe cite ce vers proverbial dans son récit parodique *Didding, Considered as one of the exact sciences* (1843) et en donne la signification : « a crow thieves ; a fox cheats ; a man diddles [...] He steadily pursues his end, and *ut canis a corio nunquam absterrebitur uncto.* »

CANES FAMILIARES

*HABT IHR schon je den Blick beachtet, mit dem der deutsche Bürgermann einen Offizier ansieht ? Diesen scheuen und treuen Blick, so von unten herauf, als ob ein geduckter Pudel zu seinem Herrn aufsicht !*

*Wenn du diesen Blick kennst, si weißt du, daß es in Deutschland nie etwas Rechtes werden wird.*

*Und dann läßt du die Dingen laufen, wie sie wollen, und holst dir vom Regale den alten Lederband her und liest die Strophen des Horatius Flaccus, der in Venusia geboren wurde.*



Hussards allemands



### SÉLECTION NATURELLE \*

Des missionnaires belges oeuvrant en Afrique profonde<sup>1</sup> font état, parmi les indigènes, d'un taux de mortalité stupéfiant, conséquence de leur fort taux de natalité. Des villages sont décimés, des tribus réduites de moitié.

Les nègres<sup>2</sup> meurent aussi.



Quatre couleurs pour tous les humains : blanche, jaune, rouge, noire. La blanche et la jaune sont tout à fait ridicules ; la noire et la rouge sont amènes... Voyons comment les choses se passent.

Les Indiens<sup>3</sup> n'ont jamais fait de voyage d'exploration ou d'expédition armée en terre étrangère. Ils ont campé dans leurs territoires de chasse, se sont peints le visage religieusement, ont prié le Grand Esprit. Et ils ont découvert l'usage du tabac, certes la plus grande de toutes les découvertes, laquelle constitue assurément le plus extraordinaire progrès culturel depuis le commencement des temps<sup>4</sup>...

\* *Ein Glas mit Goldfischen*, Munich, 1922, p. 22.

1. Innern Afrikas : l'Afrique « intérieure » – l'ancien Congo belge.
2. Il faut se remettre dans le contexte de l'époque (avant 1922) où le terme, aujourd'hui tenu pour extrêmement péjoratif, voire raciste, n'avait pas la même charge émotive et signifiait littéralement « noir », tout comme les noms de certains pays : *Niger*, *Nigeria*. Ce que ne signifie nullement que la discrimination envers les « gens de couleur » n'existait pas, bien entendu.
3. *Indianer* : les Indiens d'Amérique ou Amérindiens.
4. Pour saisir toute l'ironie de cette assertion faite à la blague, il faut se rappeler qu'Auburtin était un fumeur invétéré de cigares... Il y a là également une pique contre la culture européenne élitiste et centrée sur elle-même. Réfractaire à toute forme d'hégémonie, fût-il politique ou culturel, Auburtin, altermondialiste avant l'heure, Grec ou Romain de sensibilité jusqu'au bout de la plume, n'a jamais fait montre, que l'on sache, de quelque forme d'ethnophobie que ce soit. Eût-il vécu une dizaine d'années de plus, nous sommes convaincu que cet admirateur du populiste Jaurès aurait dénoncé avec vigueur les dérives du national-socialisme nazi naissant.

### AUSLESE

*BELGISCHE MISSIONNÄRE berichten aus dem Innern Afrikas, daß bei den Eingeborenen eine erstaunliche Sterblichkeit und ein Nachlassen der Geburtskraft zu bemerken sei. Dörfer sint verödet, Stämme zur Hälfte schon geschwunden.*

*Die Neger sterben aus.*



*Vier Farben gibt es im großen und ganzen unter dem Menschen : weiß, gelb, rot und schwarz. Von diesen sind Weiß und Gelb streitsüchtig, Schwarz und Rot sanfmütig... und wir sehen, wie die Dinge verlaufen.*

*Die Indianer haben nie eine Entdeckungsfahrt oder eine Heereszug in andere Erdteile unternommen : sie blieben in ihren Jagdgründen, bemalten sich fromm das Angesicht und beteten zu dem großen Geist. Und sie haben das Tabakrauchen erfunden, welches die größtaller Erfindungen ist und der einzige wirkliche Kulturfortschritt seit Anbeginn der Zeit.*



Capitaine des Illinois

LE FORUM DE TRAJAN\*

Tels littérateurs allemands ont écrit livres et comédies sur l'empereur Napoléon : ce faisant, ils ont révélé combien ce personnage était devenu un crétin achevé et un coureur de jupons ! Ses défaites militaires, sévèrement subies ; tout ce qu'il avait fait, uniquement pour les beaux yeux de Joséphine; et jusqu'à son habitude de manger son jambon avec ses doigts : voilà ce que nous révèlent ces plumitifs audacieux qui n'ont pas peur des mots !

Je dois maintenant dire qu'un jour où j'étais à Rome, dans le forum de Trajan, je remarquai une grande colonne de granit qui gisait à terre, dans l'allée. C'était une colonne formidable, qui avait dû naguère soutenir bien haut la toiture d'un temple antique. Elle gisait là maintenant, renversée, dans une allée. Tout à fait renversée, son chapiteau recouvert de poussière. Gisant là, inerte.

Soudain un petit chien surgit dans l'allée, flaira la colonne, souleva la patte et se soulagea dessus à cœur content, à l'endroit même où se trouvait son sommet. A Rome, dans le forum de Trajan !

Lorsque je lis maintenant un livre d'un littérateur moderne sur Napoléon, je me demande de quoi il retourne. Mais je pense toujours à cette colonne de temple abattue, et à ce petit chien qui pissait dessus !

---

\* *Die Onyxschale*, 1911, p. 46.

DAS TRAJANSFORUM

*Solche deutsche Literaten haben Bücher und Komödie über den Kaiser Napoleon geschrieben ; darin haben gezeigt, wie dieser Mann doch eigentlich ein rechter Trottel und Weiberknecht gewesen sei. Daß er seine Schlachten, streng genommen, verloren, daß er alles nur der Josephine wegen getan habe und daß er den Schinken mit den Fingern zu essen pflegte, das beweisen diese deutschen Literaten. Denn si sind Literaten von der verwegenen Art und nehmen kein Blatt vor den Mund.*

*Nun muß ich sagen, daß ich einmal in Rom am Trajansforum war und dort eine große, gestürzte Granitsäule an der Straße liegen sah. Es war eine mächtige Säule, die einst das luftige Dach eines Heidentempels getragen haben muß und die nun umgeworfen an der Straße lag. Ganz umgeworfen, mit dem Haupt im Staube. Sie lag sehr bequem da, und ein Hündschen kam des Weges einher, beschmupperte sie, hob das Bein und bepinkelte sie frohen Mutes gerade da, wo einst ihre Spitze gewesen war. In Rom am Trajansforum.*

*Und wenn ich nun so ein modernes Literatenbuch über Napoleon lese, so weiß ich nicht, wie das zusammenhängt : Aber immer muß ich dann an jene gestürzte Tempelsäule denken und an jenes pinkelnde Hündschen.*





DIVINS SOUCIS \*

Sous le pont de Montereau<sup>1</sup> poussait un rosier grimpant qui rejoignait les deux rives du fleuve. Sous ce pont et tout autour, le sang des combattants français et bourguignons avait coulé, comme s'il avait été versé à plein seau.

Au mois d'avril de l'an<sup>2</sup> 1470, au moment où les Français franchissaient le pont afin d'enlever aux Bourguignons la cité de Cartay, les bourgeons du rosier grimpant étaient encore verts et clairsemés, sans feuilles.

Au mois de juin, les Bourguignons repoussèrent à leur tour l'ennemi français du pont. A ce moment, le rosier avait cent fleurs de couleur rose pâle, à la grande satisfaction des abeilles et des bourdons.

Au mois d'août, cependant, le duc Jean (sans Peur) fut tué sur le pont : les Français le tuèrent sous prétexte de félonie et lui infligèrent seize blessures partout sur le corps et dans le cœur.

A ce moment, le rosier mûrissait ses fruits en toute tranquillité – des fruits resplendissants remplis de graines et très prometteurs.

A cette heure précise, quand le duc tout armé baignait dans son sang, il arriva que Dieu Tout-Puissant vint sur le lieu de ce désastre afin de voir au Bien de sa Création. Il descendit sous le pont, examina le rosier et en tâta les fruits de ses doigts divins. Il se dit à lui-même : « Cette plante est une réussite, elle a fait éclore ses pousses en toute quiétude ! Seulement il me semble qu'ici à gauche, certains fruits ne sont pas tout à fait mûrs – sûrement parce qu'ils ont manqué d'ensoleillement ! »

Et le Seigneur ajouta en soupirant : « Décidément, il n'y a rien de parfait en ce bas monde ! »

\* *Die Onyxschale*, 1911, p. 71.

1. Aujourd'hui Montereau-Fault-Yonne, en Seine-et-Marne (arrondissement de Provins). Deux ponts de pierre y subsistent, mais ils sont du XVIII<sup>e</sup> siècle.
2. Auburtin se trompe. Le 10 septembre 1419, le duc Jean sans Peur, chef des Bourguignons et allié des Anglais contre le roi de France Charles VI, atteint de démence, tenta de se réconcilier avec le dauphin, futur Charles VII. Mais un partisan du dauphin, doutant de la sincérité du duc Jean, le tua sur le pont. Ironie de l'Histoire, c'est à cet endroit même que Napoléon chassa les Autrichiens, le 18 février 1814.

DIE SORGEN GOTTES

*Unter der Brücke von Montereau rankte sich die Kletterrose hin, am Bogen entlang, von einem Ufer zum anderen. Also unter jener Brücke, um die sich die Franzosen und Burgunder stritten und auf der das Blut floß, als sei es mit Eimern hingegossen.*

*Wie im April des Jahres 1470 die Franzosen über die Brücke ritten, um den Burgundern die Stadt Cartay wegzunehmen, da war das Gewächs der Kletterrose noch dünn und grün und hatte keine Blätter.*

*Im Juni dann trieben die Burgunder die geschlagenen Franzosen wieder über die Brücke zurück, und da hatte die Kletterrose hundert blaßrote Blumen, um die die Bienen und Hummeln beschäftigt waren.*

*Im August aber war es, daß oben auf der Brücke der Herzog Johann von Burgund ermordet wurde. Die Franzosen ermordeten ihn bei der Besprechung des Vertrages und rissen ihm sechzehn Wunden durch den Leib und durch sein Herz. Und um diese Zeit hatte die Kletterrose ihre Früchte in aller Stille ausgereift, runde glänzende Früchte voll von Samen und voll von Zukunft.*

*Und just in dieser Stunde, da der Panzermann dort oben in seinem Blute schwamm, geschah es, daß Gott der Herr durch diese Gegend kam, um in seiner Schöpfung nach dem Rechten zu sehen. Er stieg unter die Brücke, besah die Kletterrose und fühlte ihre Früchte mit seinen Geisterfingern ab. Und sagte sich : » Diese Pflanze wurde gut, sie trug in Frieden ihre Frucht. Nur hier links scheinen mir einige Früchte nicht ganz geraten zu sein, wohl weil sie nicht genug Sonne hatten. Aber », so fügte der Herr seufzend hinzu, » es gibt halt nichts Vollkommenes in dieser Welt. «*



Assassinat de Jean sans Peur, duc de Bourgogne

LE NOUVEAU PARADIS TERRESTRE \*

Dieu le Père se dit à lui-même, dans sa longue barbe : « Moi Dieu, comme il était magnifique le Paradis que j'ai naguère aménagé en Asie centrale (ou selon une autre tradition, dans le Caucase). Des biches tachetées y couraient, des colombes et des cailles y volaient qui ont une petite crête sur la tête. Les arbres fruitiers aussi y étaient féconds et j'y avais apposé tout à côté un écriteau où il était écrit : "Il est strictement interdit de cueillir des fruits ." Tout y était si soigné ! Les allées étaient recouvertes de gravier et toute la semaine était un dimanche. Quel dommage qu'un couple d'innocents m'ait gâché tout ça ! »

Le bon Dieu conserva longtemps en lui-même le souvenir de cet épisode. Et parce qu'il était âgé, certes, mais toujours déterminé à créer quelque chose, (*eigensinnig* ?) il se dit à lui-même : « Je vais sans plus tarder m'aménager un nouveau Paradis terrestre, exactement comme le précédent. Mais cette fois, par précaution, je vais le placer plus à l'écart. »

Il étendit sa divine main au-dessus des eaux insondables de l'Océan, et aussitôt émergea des abîmes, toute ruisselante, une grande île aux montagnes bleuâtres et aux falaises escarpées. Et cette île se couvrit de forêts aux arbres odoriférants. Des plantes parfumées proliféraient dans les vallons humides. Les bananiers et les ananas étaient déjà mûrs, et les bêtes sauvages à la toison d'une épaisseur jamais vue chassaient dans les clairières. Sur les pentes des monts scintillaient les veines et les nuées d'argent le plus pur.

Tout ceci étant accompli, Dieu le Père recouvrit son oeuvre d'une aurore telle qu'il n'y en avait jamais eu. Et toutes les côtes de ce nouveau Paradis terrestre chantaient les louanges du Seigneur. Comme naguère, Dieu contempla tout ceci et vit que cela était bon.



Deux jours plus tard, le cuirassé anglais *L'Arrogant* longea la côte Est de l'île. Le commandant, le capitaine Buller, s'aperçut qu'il avait devant lui une terre nouvelle. Il accosta, hissa l'Union Jack et nomma l'île QUEEN MARY'S LAND.

Sur ces entrefaites le vapeur français *Bossuet*, qui amenait une compagnie d'opérette à Valparaiso, passa devant la côte ouest. Le capitaine s'aperçut qu'il avait devant lui une terre nouvelle : il accosta, hissa le drapeau tricolore et nomma cette île ILE DE LA FRATERNITÉ.

DAS NEUE PARADIES

GOTTVATER SPRACH vor sich hin in seinen langen Bart : » Du lieber Gott, wie war doch das Paradies so nett, das ich damals in Zentralasien (nach einer anderen Erklärung allerdings am Kaukasus) angelegt hatte. Mit den gefleckten Hirschkühen, den Tauben und den Wachteln, die einen kleinen Schopf auf dem Kopf haben. Auch die Obstbäume waren gut geraten, neben die ich eine Tafel gesetzt hatte mit der Aufschrift: » Es ist streng verboten, Früchte abzupflücken. Alles war so sauber und die Wege mit Kies bestreut, und Sonntag die ganze Woche. Wie schade, daß dieses zweideutige Lumpenpack mir alles verdorben hat. «

So dann der liebe Gott lange seinen Erinnerungen nach. Und weil er schon alt ist und immer etwas eigensinnig war, deshalb sagte er zu sich : » Und nun mache ich mir justament erst recht ein neues Paradies, genau so wie das vorige ; aber dieses Mal lege ich es vorsichtshalber mehr abseits. «

Er streckte seine ambrosische Hand über die unermesslichen Gewässer des Ozeans; und schon tauchte aus den Abgründen tiefend eine große Insel auf mit blauen Bergen und hohen Felsen. Und gleich bedeckte die Insel sich mit Wäldern von Kampferholz; Gewürzpflanzen wucherten in den dampfenden Tälern, Bananen und Ananas waren schon reif, und Tiere mit unerhörtem Pelzwerk jagten über die Lichtungen. In den abhangingen der Berge aber schimmerten die Adern und Schwaden schiersten Silbers.

Als alles fertig war, legte Gottvater eine Morgenröte darüber, wie noch nie eine da war ; und um alle Küsten des neuen Paradieses ringsherum sangen die Brandungen das Lob des Herrn. Wie damals betrachte er alle Dinge und fand, daß es gut sei.



Zwei Tage später fuhr an der Ostseite der Insel das englische Kanonenboot »Arrogant« vorüber. Der Kommandant, Capt Buller, erkannte, daß er ein neues Land vor sich hatte, landete, hisste den Union Jack und nannte die Insel QUEEN MARY'S LAND.

Gleichzeitig fuhr an der westlichen Küste der französische Passagierdampfer »Bossuet« vorüber, der eine Operettengesellschaft nach Valparaiso brachte. Der Kapitän erkannte, daß er ein neues Land vor sich hatte, landete, hisste die Trikolore und nannte die Insel ILE DE LA FRATERNITÉ.

Tribunal d'arbitrage<sup>1</sup>. Ultimatums. Attaques au gaz. Barbelés. Grenades. Tranchées. 14 points. Pillonages. Blocus. Yougoslavie. Mitrailleuses en rangées. Quartiers généraux. Abris. Mines flottantes. Faux cuirs. Vainqueurs. Tanks. Gaz moutarde. Besaces. Aumôniers de champs. Poux. Correspondants de guerre. Cartes de rationnement. Attaques aériennes. Chemises de papier. Sous-marins. Potences. Grippe espagnole. Mineurs.



« Par Satan, s'écria Dieu, ma patience est à bout ! Toute la Terre doit disparaître et être anéantie pour avoir ainsi gâché ma Création ! » Et dans une fureur terrible, Dieu brandit son poing et l'abaissa au-dessus de la petite sphère brune qui pivotait dans l'éther, bourdonnante, bruyante, désordonnée, puante.

Mais Dieu ne frappa point . Il mit plutôt à nouveau sa main dans la poche de son pantalon, et la mine de son visage s'adoucit. « Non, se dit-il. Tout bien considéré, cela serait bien dommage pour les papillons. »

---

\* *Pfauderndedern*, 1921, p. 66.

1. Auburtin accumule ici, pour affirmer son antimilitarisme foncier, des termes guerriers propres à la première Guerre mondiale dont certains, ignorés des dictionnaires allemands actuels, sont obscurs et difficilement traduisibles en français (tels *14 Punkte*, *Lederersatz*, *Weißkohl*, *Spartakisten*, *Papierhemden*). Nous nous sommes efforcé de proposer des équivalents aussi rapprochés que possible.

*Schiesgericht Ultimatum. Gasangriff. Stacheldraht. Handgranaten. Schützengräben. 14 Punkte. Trommelfeuer. Blockade. Jugoslawien. Mitrailleusennester. Generalquartier. Unterstand. Schwimmende Minen. Lederersatz. Kriegsgewinler. Tanks. Weißkohl. Spartakisten. Feldprediger. Läuse. Kriegskorrespondenten. Brotkarten. Fliegerangriff. Papierhemden. Unterseebooten. Galgen. Spanische Grippe. Erzberger.*



» *Hol es der Henker* », rief Gott, » *jetzt ist meine Geduld zu Ende ; der ganze Planet muß weg, zerschmissen muß er werden, sonst verschandelt er mir die Schöpfung.* « *Und in furchtbarem Grimm hallte er die Faust und hielt sie über die kleine braune Kugel, die das zischend und kviesternnd und schwelend und stinkend durch den Äther zog.*

*Aber er schlug nicht zu, sondern streckte die Hand wieder in die Hosentasche, und seine Miene wurde milder.* » *Nein* », sprach er vor sich hin ; » *man muß sich alles überlegen. Es wäre schade um die Schmetterlinge.* «





## Épilogue

*Qui me dira un jour les refrains des sirènes  
Aux voix d'or, entraînant dans les flots les carènes  
Des nautoniers charmés par les chants de ces monstres ?*



*Les Sirènes attirent le navire d'Ulysse*



*Ulysse en son Jardin*





*Pénélope et ses prétendants*



## T A B L E

<i>Préface</i>	VII
<i>Notes</i>	XII
LA FIN DE L'ODYSSÉE	15
<i>Notes</i>	22
<i>Orientation bibliographique</i>	24
<i>Repères iconographiques</i>	30
<i>Autres « Miniatures » d'Auburtin</i>	33
<i>Épilogue</i>	53





*Nausicaa découvrant Ulysse*



*Ulysse et Calypso*



*Cet ouvrage, le premier de la collection  
Nouvelles d'ici et d'ailleurs, a été composé  
en garamond corps douze/onze /dix dans une  
nouvelle mise en page (série in-octavo) et imprimé  
le vingt-troisième jour du mois de juillet MMXVII  
à Montréal, État du Québec, pour les  
Éditions de l'Aurore. Il en a été tiré  
cinq exemplaires réservés sur papier parchemin  
numérotés A, B, C, D, E.*

***Exemplaire A***

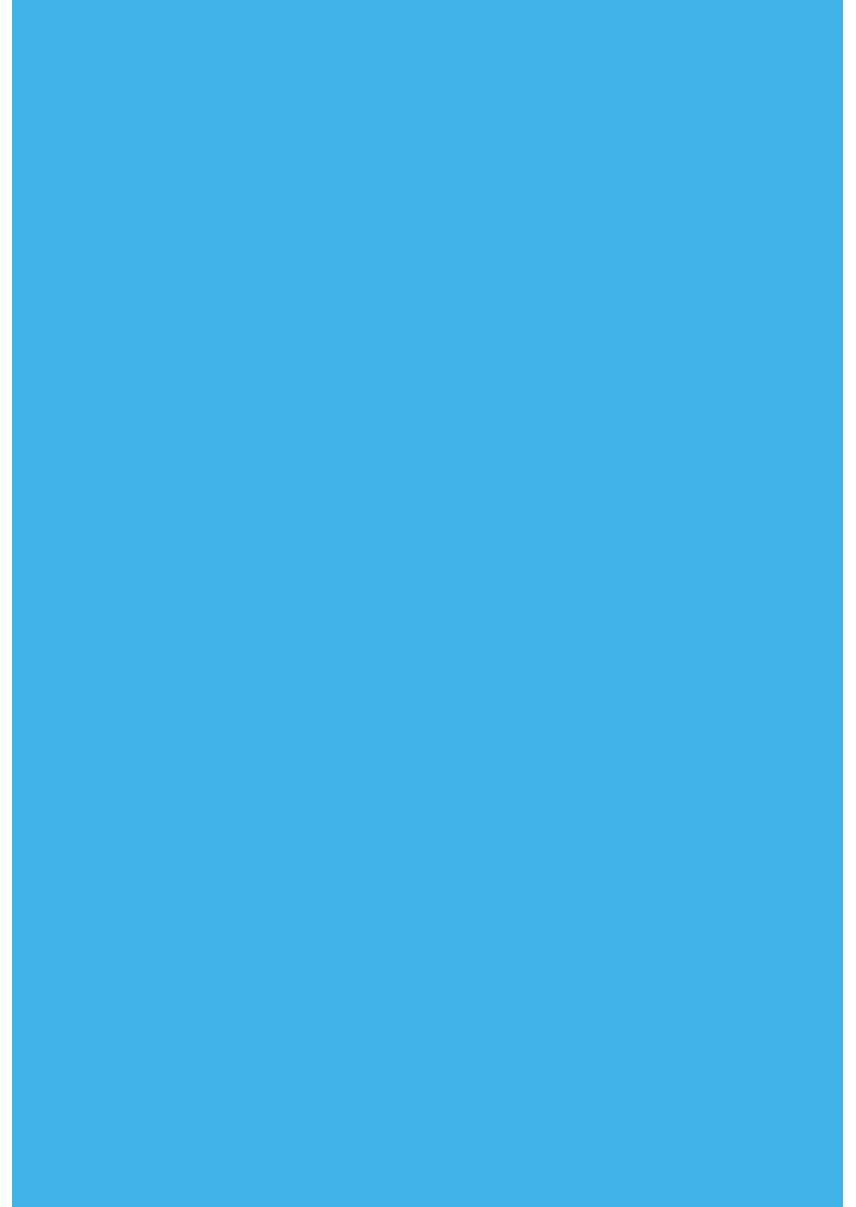
*Numéro d'édition : 19280628*

ISBN 2-921330-03-2

ISSN 2369-730X



*Nausicaa découvrant Ulysse*



🌸🌸 *Nouvelles d'ici et d'ailleurs* 🌸🌸

**DANS LA MÊME COLLECTION**

Adrien de LA FAGE, ***La première orange sanguine***

Une jolie nouvelle au parfum exotique inspirée d'une légende algérienne, par un musicien et musicologue réputé du XIX<sup>e</sup> siècle. Avec de nombreuses illustrations. Présentée par Stéphane Lindor.



LES ÉDITIONS DE L'AURORE  
"Le Noctambule"

ISBN 2-921330-20-2

ISSN 2369-730X